

Le rire troublant de Saint-Germain

C'est pas parce qu'on rit que c'est drôle

Christian Saint-Germain, *L'avenir du bluff québécois. La chute d'un peuple hors de l'Histoire*, Montréal, Liber, 2015, 86 pages

Christian Saint-Germain, *Le mal du Québec. Désir de disparaître et passion de l'ignorance*, Montréal, Liber, 2016, 142 pages

Christian Saint-Germain, *Naître colonisé en Amérique*, Montréal, Liber, 2017, 204 pages

Gabriel Arsenault

Volume 12, Number 2, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87856ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Arsenault, G. (2018). Review of [Le rire troublant de Saint-Germain : c'est pas parce qu'on rit que c'est drôle / Christian Saint-Germain, *L'avenir du bluff québécois. La chute d'un peuple hors de l'Histoire*, Montréal, Liber, 2015, 86 pages / Christian Saint-Germain, *Le mal du Québec. Désir de disparaître et passion de l'ignorance*, Montréal, Liber, 2016, 142 pages / Christian Saint-Germain, *Naître colonisé en Amérique*, Montréal, Liber, 2017, 204 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 12(2), 20–21.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

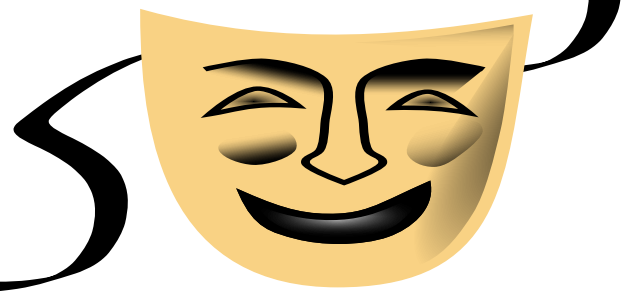
<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



CHRISTIAN SAINT-GERMAIN
**L'AVENIR DU BLUFF QUÉBÉCOIS. LA CHUTE
 D'UN PEUPLE HORS DE L'HISTOIRE**
 Montréal, Liber, 2015, 86 pages

CHRISTIAN SAINT-GERMAIN
**LE MAL DU QUÉBEC. DÉSIR DE DISPARAÎTRE
 ET PASSION DE L'IGNORANCE**
 Montréal, Liber, 2016, 142 pages

CHRISTIAN SAINT-GERMAIN
NAÎTRE COLONISÉ EN AMÉRIQUE
 Montréal, Liber, 2017, 204 pages

Depuis 2015, Christian Saint-Germain a publié trois essais – un par année – sur la condition québécoise. Ces trois essais se distinguent peu les uns des autres, participant de la même démarche; il convient dès lors de les analyser en bloc.

Au travers les chapitres constituant sans ordre clair ces trois essais, Saint-Germain avance un certain nombre de thèses: la rémunération de nos médecins est absolument excessive; la Loi concernant les soins de fin de vie reflète un désir managérial de réduire les coûts du système de santé et une réelle aliénation des citoyens; notre système d'éducation se complaît dans la médiocrité; le multiculturalisme canadien est tout à fait hypocrite; le Québec demeure toujours profondément colonisé; le Parti québécois n'a jamais eu le sérieux requis pour faire advenir l'indépendance du Québec. Répétées et reformulées à maintes reprises, ces thèses ne font toutefois jamais l'objet d'une véritable démonstration rationnelle – à la grande exaspération de Louis Cornélius, qui reproche chaque année au satiriste «d'exagérer».

L'intérêt de ces essais est ailleurs. Comme pour *Le Québec n'existe pas* de Maxime Blanchard (Varia, 2017), cet intérêt est littéraire.

Avec ces trois essais, Christian Saint-Germain cherche moins à nous convaincre de ses thèses qu'à nous sortir de la torpeur dans laquelle nous plonge le quotidien indolore, mais pourtant mortifère, du «fédéralisme palliatif» (2016, p. 58). «[L]e peuple est en dormance depuis cinquante ans» (2016, p. 23): il faut le réveiller. L'auteur peint ainsi un portrait du Québec d'aujourd'hui qui met à nu toute son absurdité du point de vue de celui pour qui l'indépendance est une question de liberté et d'honneur.

Dans l'élaboration de ce portrait passionnel, il fait preuve d'un humour décapant, d'un sens de la formule tout à fait hors du commun et d'une mauvaise foi si énorme qu'elle permet d'inscrire ses essais dans un genre à part, qu'il nomme «croquis carnivore», sorte de «panégyrique inversé» (2017, p. 197).

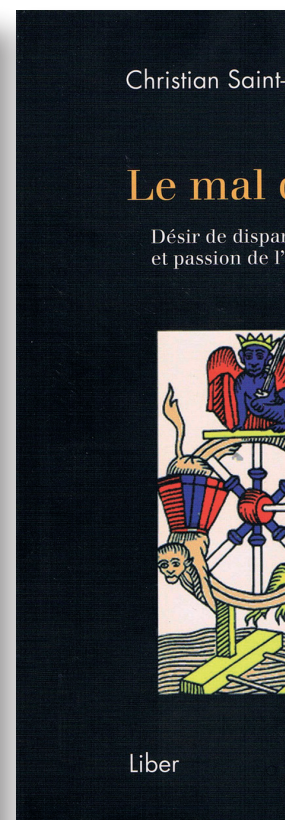
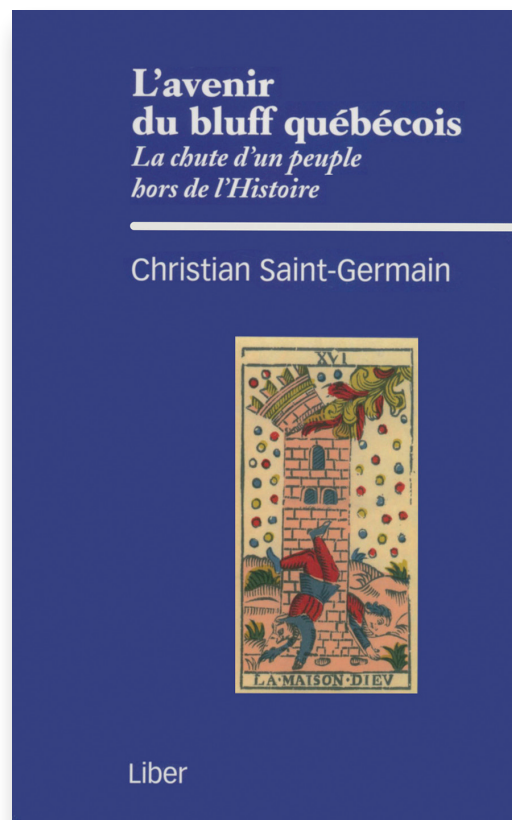
L'effet est réussi: les essais de Saint-Germain sont hilarants. Tous ne partagent pas le même sens de l'humour, mais personnellement, je ne crois pas avoir déjà autant ri en lisant de la non-fiction. En dévorant ses livres, je ne me contentais pas qu'esquisser un sourire ici et là: je pouffais de rire continuellement. L'humour mesquin et incisif de l'auteur rend naturellement la lecture de ses essais agréable, voire jubilatoire, mais il permet surtout d'apporter une contribution rhétorique non négligeable au débat public.

Prenons le dossier de la rémunération des médecins. Après avoir dit que la rémunération des médecins ne représentait rien de moins que «le plus grand transfert de richesse de l'histoire

C'EST PAS PARCE QU'O

LE RIRE TROUBLANT

Gabriel /
 Université



du Québec» (2016, p. 25) et que l'assurance maladie constituait «l'opium du peuple québécois» (2016, p. 88), Saint-Germain lâche cette délicieuse formule: «l'assurance salaire des médecins» (2016, p. 23). N'est-ce pas là une habile façon de braquer les projecteurs du côté des médecins plutôt que du côté des patients, comme le fait la formule habituelle «assurance maladie (des patients)», et d'ainsi suggérer que cette «assurance» sert peut-être plus les médecins que les patients?

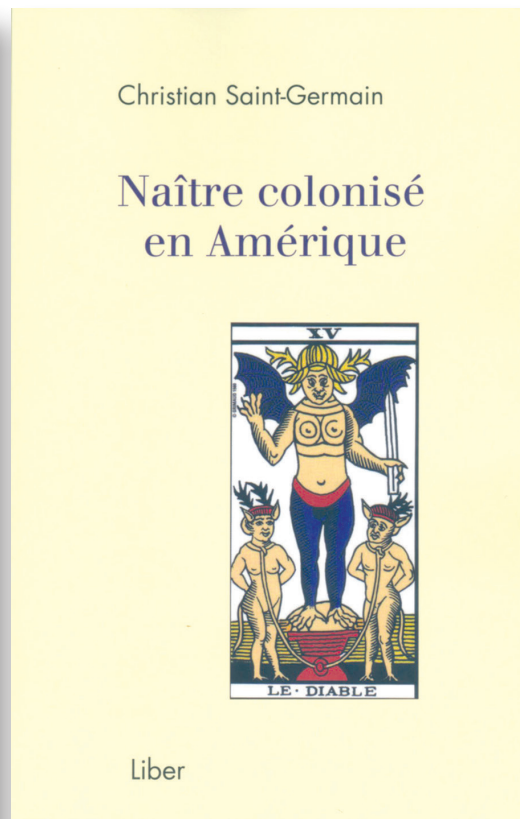
Dans le même courant d'idées: après avoir parlé tour à tour de la curie médicale (2016, p. 13) et des médecins de famine (2017, p. 150), il introduit efficacement le concept de la «junte médicale» (2017, p. 154) pour exprimer l'idée que les médecins se sont approprié l'État québécois pour le mettre à leur service.

Notre enthousiasme pour l'euthanasie, en lequel il voit une véritable «métaphore politique» (2015, p. 69), illustrerait particulièrement bien l'aliénation béate des Québécois face à ce gouvernement des médecins. D'une part, cet enthousiasme suggère que les citoyens semblent désormais préférer «recevoir la mort, vivre et mourir en bénéficiaires de l'État qui ne demande qu'à les suivre dans son dispositif jusqu'à son dernier moment...» (2016, p. 106). D'autre part, le philosophe en est convaincu, notre abdication politique nous empêche de voir les intérêts bureaucratiques en présence: «Apparemment surgi du désir individuel d'en finir avec les cas lourds dans des situations exceptionnelles, le fameux consentement libre et éclairé des text books d'éthique n'était que la réponse institutionnelle aux ruineux allongements statistiques de l'espérance de vie» (2017, p. 164).

Saint-Germain exagère? Bien sûr, mais l'hyperbole constitue précisément l'alpha et l'oméga de sa démarche littéraire. Et comme il le dit: «Pour les nuances, les départements universitaires débordent de gagne-petit du bas de page d'apparence scientifique, d'experts de la souscription mitigée, de l'accord sous réserve. Tièdes et obséquieux font recettes dans le ronronnement et l'échange épistolaire avec les fonctionnaires du financement de la recherche par formulaires» (2016, p. 19-20)

ON RIT QUE C'EST DRÔLE

T DE SAINT-GERMAIN

Arsenault
de Moncton

L'auteur n'est ainsi guère plus tendre à l'endroit de notre système d'éducation public. Il introduit sa critique subtilement, au début du premier essai avec ce sublime usage de l'intrus, qui, en humour, consiste à mettre un à côté de l'autre des éléments rarement comparés : « Jacques Parizeau et Lucien Bouchard [...] concevaient le nouvel État québécois comme une super Belle Province directement sortie de la cuisse de la Révolution tranquille, pacifiste, analphabète, féministe [...] » (2015, p. 30).

Il se fait plus explicite dans le deuxième essai : « Depuis la Révolution tranquille, l'école publique au Québec n'a-t-elle jamais été autre chose qu'un entrepôt d'enfants mal-aimés... ? » (2016, p. 100). À l'instar du système de santé, le système d'éducation a oublié les usagers. Le monstre bureaucratique aurait transformé les enfants en « mongols encagés ». Il imagine ainsi Louise Chabot, de la CSQ, parler franchement : « On tient l'école publique à bout de bras, pis si ça continue de même on ira pu voir le théâtre subventionné des Oiseaux-mouches avec nos mongols. Fini les sorties ! Les enfants vont rester encagés avec les suppléants » (2016, p. 96).

Il se fait tout aussi lucide et caustique à l'endroit du multiculturalisme canadien. On retrouve par exemple ce trésor enfoui dans une note de bas de page du troisième essai (2017, p. 76) :

Les « intellectuels » des sciences humaines paraissent s'être récemment alignés sur le fédéralisme subventionneur des programmes de recherche autochtone, programmes dans lesquels s'absente autant dans sa clientèle que dans son corps professoral l'indigène véritable. L'amusante construction constituée de formulaires repliés sur eux-mêmes ressemblerait à un origami si l'ensemble de l'entreprise idéologique fédérale visait le Japon. Or, elle procède plutôt par déversement des larmes froides de sa bien-pensance en ligne directe avec sa propension subventionneuse à corrompre des chefs de bande autant qu'à tenir en respect ou en réserve les ennemis de son travail d'aplatissement multiculturel.

Ainsi, dans le regard de Saint-Germain, ce ne sont plus les Autochtones – ou les Québécois – qui sont « repliés sur eux-mêmes », mais les cooptés du régime et leurs « formulaires ». Il inverse encore une fois les rôles avec cet autre bijou : « Toutes les raisons humanitaires étaient bonnes pour accueillir voilés et enturbannés à condition de leur enfoncer un casque jaune sur la tête ou de pouvoir les masquer à nouveau dans une chaîne de restauration rapide » (2017, p. 175). On aura compris qu'ici, c'est moins la religion qui opprime en voilant et en enturbannant que le capitalisme.

Mais c'est en abordant plus directement le mouvement indépendantiste que Saint-Germain se fait le plus mordant. Pour l'auteur, il y a quelque chose de tout simplement surréel à l'obstination québécoise de nier sa « vocation surnaturelle » (2015, p. 82) et de se complaire à vivre sans dessein dans l'« asile anglo-britannique » (2017, p. 135) qu'est le Canada. En somme, il « n'arrive pas [à] (sic) imaginer les Québécois autrement : des Guaranis, des Papous format géant, de ces tribus qui plongeaient les anthropologues dans une sorte de ravissement au début des années 1960. Ils avaient échappé au cours de l'Histoire universelle » (2017, p. 183).

Saint-Germain fait un lien entre ce dévoiement de la *Quiet Revolution*, notre difficulté inouïe à embrasser « une passion commune pour l'indépendance pure et simple, l'expérience collective de l'honneur rétabli » (2016, p. 64) et les origines de la *Province of Quebec* : « Sujet barré, donné, livré... [le Québec] s'est-il jamais compris qu'à l'occasion de cette cession abracadabrante rendant sa sé-cession inconcevable ? » (2017, p. 118).

Dans ce contexte, l'indépendantisme québécois semble déployer des efforts abasourdisants pour ne pas nommer le cœur du problème. Ainsi (2016, p. 53) :

On éviterait religieusement de laisser s'échapper les mots : ethnique, identité québécoise, foi profonde, enracinement, lutte coloniale, conquête, patriotes, mère patrie. Ce serait plutôt compost, électrification du transport en commun, garderie à 8 piastres, péréquation, réussite scolaire par réformes et changement des barèmes, sans compter la promesse audacieuse d'en finir avec les patates déshydratées dans les CHSLD.

Le PQ est bien sûr ici le grand coupable et Saint-Germain ne semble pas avoir de mots assez forts pour décrire tout le mépris qu'il ressent à son endroit. Dans ces essais, le PQ est « crypto-végétarien » (2015, 39), un « sit-com » (2016, p. 29), un « théâtre d'été » (2016, 17) peuplé de « mandarins péquinois » (2015, p. 44) perdus, avec leurs frères d'armes, à chaque étape de la construction du « méch-oui crypto-référendaire » (2017, p. 48). Son chef pour un moment, le « pyrotechnique PKP » (2017, p. 93), y est d'ailleurs décrit comme « l'enfant le plus riche, mais le plus perturbé du CPE » (2016, p. 59).

En somme, Christian Saint-Germain esquisse un portrait accablant de la société québécoise. Malgré l'humour, les calembours et les formules accrocheuses, ses trois essais ne sont pas gais. Ils sont traversés par un profond mal du Québec. Depuis la défaite référendaire de 1995, en particulier, il écrit que le Québec vit « au milieu des glaires ensanglantées par le temps perdu et le placenta de veau malade de ce qui n'a pas abouti » (2015, p. 24). Le patriote le ressent vivement en lui ; le lecteur sensible sort finalement peut-être moins amusé que troublé de sa lecture. ♦